

TRANSFERT ET CONTRE-TRANSFERT DANS LA CURE PSYCHANALYTIQUE : DE QUELQUES RAPPELS ET GARDE-FOUS NÉCESSAIRES, AUJOURD'HUI COMME HIER

« C'est en termes éthiques que je décris la subjectivité. L'éthique, ici, ne vient pas en supplément à une base existentielle préalable; c'est dans l'éthique entendue comme responsabilité que se noue le nœud même du subjectif. [...] Le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité, que celle-ci, d'ailleurs, soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse ou non faire quelque chose de concret pour autrui ».

Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, 1982

Cette citation d'Emmanuel Lévinas proposée en exergue à notre propos est destinée d'emblée à poser, voire imposer la règle qui préside à toute entrée en analyse par un sujet, aujourd'hui comme hier, dans les premiers temps de la cure freudienne comme dans ceux, non moins fragmentés, de notre contemporanéité désenchantée, marquée par ce que Françoise Proust nomme la dislocation de l'expérience¹ :

1. F. Proust, *L'histoire à contretemps, le temps historique chez Walter Benjamin*, Paris, Cerf, (Passages), 1994, p. 16. Par dislocation de l'expérience, l'autrice désigne ici son éclatement et réfère à la perte de l'expérience communicable dialectisée par Walter Benjamin dans nombre de textes de 1928 à 1939. Cette perte peut être corrélée à l'effacement voire la liquidation d'une Tradition qui a déplacé le sujet humain de

cette règle fondamentale qui caractérise l'expérience singulière et unique de la cure psychanalytique, nous la nommons éthique. Elle est une éthique en tant que responsabilité *totale* de l'analyste à l'endroit du dire d'un sujet qui engage depuis le divan une parole, la sienne, à partir de la règle difficile à tenir de la libre association; elle est une éthique dans la mesure où le dire de l'analysant engage quant à lui l'inscription d'un dire qui nécessite dans ses balbutiements, ses errements premiers depuis l'inconscient qui le mène, d'être porté, protégé, soutenu dans la perspective de faire acte, au sens performatif du terme pour le sujet. Au terme, pas moins, d'un temps logique variable mais incompressible, sur lequel la volonté ne peut agir. À l'issue d'un chemin plus ou moins difficile, voire d'un sentier parfois très sinueux, le sujet parviendra, peut-être, – ou pas – à élire domicile en un lieu plus ou moins familier et pourtant tout à fait neuf à ses yeux: que nous désignons sous cette appellation de domicile subjectif, susceptible d'être habité, c'est-à-dire d'être subjectivement approprié en tant qu'espace symbolique tenant lieu de réel – et de recel du sujet, sur un versant à la fois symbolique et imaginaire. Une telle domiciliation, toutefois, appelle une certaine humilité. Elle ne dédouane pas, en effet, le sujet en travail de la responsabilité qui l'engage, lui et lui seul, ne serait-ce que vis-à-vis de lui-même et du devenir de son inscription subjective dans une temporalité, nouvelle pour lui, marquée du désir et de son corrélatif du côté d'un "manque à être". Ce dernier est à entendre à l'instar d'une insatisfaction

sa temporalité propre et ne lui permet plus de nouer pour lui-même, c'est-à-dire d'articuler sur un plan psychique Expérience et Mémoire dans une temporalité à la fois commune, c'est-à-dire collective, et singulière, c'est-à-dire individuelle.

À propos de la dislocation de l'expérience, Fr. Proust précise: « À chaque instant, la conscience moderne est bombardée de données sans suite ni consécution: automatisation et morcellement des activités, prostitution des biens et des personnes en marchandises, atomisation des masses, rafale d'informations, voire bombardement d'obus et de missiles. Le monde a déclaré la guerre à la conscience. [...] Ainsi la conscience est bien *marquée*, mais elle n'est que cela: marquée, balafmée, signée, soufflée ». À propos de l'articulation de l'expérience et de la mémoire, elle rappelle: « Ce n'est qu'en entretenant le fil du nouveau avec le tissu de l'ancien que le présent peut faire l'objet d'une expérience et être vécu comme tel » (p. 41).

d'ordre structural, qui caractérise le sujet humain, faillible, selon le terme de Ricœur, marqué par la finitude et, en tant que sujet-jeté-dans-les-dessous (*hypokeimenon*), par la castration symbolique. Tel est le prix d'une liberté sous condition, susceptible d'être assumée en fin de cure. Ainsi l'analysant dessillé par la cure connaît les vertus du transfert, dans son versant positif certes, mais également dans ses travers les plus redoutables, amenés par ce qu'il est convenu de nommer la résistance. L'expérience analytique se paie de cet affrontement plus ou moins féroce qui met en présence le sujet en transfert aux prises avec son inconscient, voire son surmoi quand il ne s'agit pas du petit moi, qui se refuse à la scansion de l'analyste et résiste. L'acte de résistance est à entendre comme désignant tout ce qui peut faire obstacle au travail de la libre association, c'est-à-dire comme ce qui vient précisément contrarier l'accès du sujet à sa détermination inconsciente. Nous mesurons, à partir de là, la place centrale occupée par le transfert dans la cure et avec elle, celle non moins essentielle de la résistance, proportionnelle à l'intensité de celui-ci.

Nous préciserons cette notion de transfert à partir notamment de l'intitulé exact du séminaire de Jacques Lacan dispensé à l'hôpital Sainte-Anne durant l'année 1960-1961. Nous verrons alors en quoi la notion de « contre-transfert » est *a priori* tout à fait impropre et foncièrement étrangère au fondement même de ce qui préside et guide le chemin d'une cure.

Le transfert, préalable à toute praxis analytique

Dans le début de la leçon du 8 octobre 1960 de son séminaire consacré au transfert, Lacan écrit : « au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour² ». Il s'agit là, précise-t-il, « d'un commencement non de création, mais

2. J. Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, Séminaire 1960-1961, Paris, Éditions de l'Association Lacanienne Internationale, A.L.I., 2007 (Édition hors commerce), p. 10.

de formation », au point historique « où naît ce qui est déjà la psychanalyse et qu'Anna O. a baptisé elle-même, dans l'observation inaugurale des *Études sur l'hystérie*, du terme de *talk-ing-cure* ou encore de ramonage de cheminée³ ». Lacan rappelle ce baptême et l'effroi que le geste d'Anna O., au sortir d'une séance de cure par la parole alors conduite sous hypnose, a suscité chez Joseph Breuer, le professeur de Freud et co-signataire avec lui des *Cinq études sur l'hystérie*, publié en 1895. Surpris par l'élan vif et tendre de la jeune femme à son endroit, Breuer se retire de l'affaire, abandonnant à Freud la poursuite du travail sur les sentiers escarpés d'une très bruyante solitude dont les échos et le legs nous sont parvenus. Que dire dès lors aujourd'hui du transfert dans la cure psychanalytique qui n'ait été déjà dit, écrit, formulé, pensé, ressassé voire ruminé, plus de cent vingt-cinq ans après Freud ? Il y faut notre capacité d'étonnement, soit l'intensité du désir des commencements pour venir nourrir chez l'analyste un désir de travail demeuré intact en dépit du parcours accompli, donc pas moins un désir de transfert au service d'une cure toujours à venir, neuve et singulière, par définition. Dans cette perspective nous pouvons, l'œil ouvert et l'oreille aux aguets, réitérer l'assertion visant à dire que le transfert est effectivement ce lien qui s'instaure de façon automatique dès les débuts de la cure, du patient vers l'analyste. Il s'agit d'un lien constitué d'affects et de projections du patient vers son psychanalyste, répétons-nous, qui permet au premier de réactualiser, au fil des séances et de la cure, « les signifiants qui ont supporté ses demandes d'amour dans l'enfance⁴ », et qui témoigne dans le même temps de la façon dont son organisation psychique fonctionne. S'il n'est pas « maître en sa maison », selon l'expression freudienne, le sujet est en revanche capable d'un acte d'amour transférentiel à l'endroit de son psychanalyste,

3. *Ibid.*

4. Ainsi que le précisent R. Chemama et B. Vandermersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 2003, p. 438.

qu'il investit comme le dépositaire privilégié de ses affects et préoccupations intimes, sous le sceau du secret, dans l'ambivalence des sentiments supposés être adressés à l'autre. Quel Autre? Cet investissement libidinal et pulsionnel qui concerne le patient vise chez l'analyste la place de sujet supposé savoir que celui-ci incarne et représente pour son patient. Ce dernier n'a pas à se préoccuper, du moins dans les débuts de la cure, des effets de ce transfert absolument nécessaire et primordial pour qu'un déplacement subjectif, si minime soit-il, s'opère et se faisant, libère le sujet du trop-plein de ce qui empêche, de ce qui freine, gêne, entrave et rate. La personne de l'analyste que nous désignons comme étant de fait une place vide évidée de toute personne ou personnalité privée, va ainsi se prêter au jeu d'une (re)distribution des rôles, féminins comme masculins et permettre la réactivation de situations éprouvées (à l'instar de traces mnésiques inénarrables ou d'événements vécus et enfouis, occultés par le patient). L'analyste endosse alors sur ses épaules quantité de rôles assignés par l'analysant en transfert. Sur la scène de la cure, ses objets d'amour vont s'animer, se rejouer, être redistribués selon l'ordre fantasmatique qui caractérise l'Autre scène, cet inconscient malgré lui, en vertu de la quantité ou qualité d'investissement psychique soutenu par l'analysant. Si le transfert du sujet entrant en analyse constitue la condition de possibilité de l'acte analytique, le concept opératoire de transfert inclut également, mais sur un autre plan, l'engagement du désir de l'analyste et avec lui, son désir de travailler, c'est-à-dire d'engager son expérience propre dans la perspective d'une mutation de désir, et de l'avènement d'un tel bouleversement – à venir – chez son patient. Le désir de travail de l'analyste, ainsi présenté, annoncé, manifeste un désir d'amour inscrit dans la situation paradoxale que constitue le cadre analytique, régi par quelques règles élémentaires qui impliquent, outre une éthique *a priori* sans faille, la reconnaissance de l'autre dans sa dimension d'altérité, souveraine et inaliénable, constituant en elle-même sa propre fin. Lacan ne s'y trompait pas qui écrivait en

1958: « Le psychanalyste assurément dirige la cure. Le premier principe de cette cure, celui qu'on lui épelle d'abord, qu'il retrouve partout dans sa formation au point qu'il s'en imprègne, c'est qu'il ne doit point diriger le patient⁵ ». L'acte analytique en effet ne ressort pas d'une direction de conscience, « au sens du guide moral qu'un fidèle du catholicisme peut y trouver », précise Lacan. Il en est bien plutôt l'antithèse, dans la mesure où la règle, précisément, consiste pour l'analyste à entendre ce qui se dit, ce qui depuis l'inconscient du patient s'associe dans le dire d'une chaîne signifiante que l'analysant adresse depuis le divan au psychanalyste, à partir de la langue de l'inconscient. Là gît le principe de la situation analytique, dont l'inconfort vise précisément à s'émanciper de toute communication univoque, ainsi que nous allons le voir.

Le transfert, dans sa disparité subjective

Nous avons introduit d'emblée le terme de transfert, et non pas celui de contre-transfert, et nous proposons de considérer avec, puis après Jacques Lacan, que le phénomène du transfert en psychanalyse est à envisager, comme l'affirmait ce dernier en 1960, « dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques⁶ ». Nous considérons ici que cette précision est nécessaire, qui nous rappelle d'emblée que la notion de « contre-transfert » ressort d'une *impropriété conceptuelle*, comme l'a formulé Lacan en juillet 1958 dans son rapport du colloque de Royaumont⁷. Cela signifie que le transfert du patient vers

5. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits II*, Paris, Seuil (Poche), 1970, p. 63.

6. J. Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, *Séminaire 1960-1961*, op. cit.

7. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits II*, op. cit., p. 62 Il précise alors: « Qu'une analyse porte les traits de la personne de l'analysé, on en parle comme de ce qui va de soi. Mais on croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. C'est du moins ce

l'analyste n'induit *a priori* aucune symétrie à l'endroit de ce lien tout à fait singulier. Cette relation, puisqu'il s'agit dans tous les cas d'une « relation » constituée d'affects très hétérogènes et comme « mis au travail » dans la cure⁸, ne fonctionne pas en miroir. Le lien transférentiel est marqué d'une asymétrie des places: cela signifie qu'il n'y a pas de réciprocité dans l'itération de ce lien électif qui porte l'analysant vers cet autre qui est Autre dans le même temps, qu'il « aime », au sens de l'amour de transfert déjà évoqué et théorisé par Freud⁹. L'intitulé du séminaire¹⁰ dispensé à l'hôpital Saint-Anne durant l'année 1960-1961 signifie que la notion de transfert implique en premier lieu une *disparité subjective* entre analyste et analysant: cela veut dire que le lien transférentiel, c'est-à-dire cette relation affective tout à fait singulière et automatique, rappelons-le, qui s'instaure et réunit dans l'espace

qui justifie le frémissement qui nous parcourt aux propos à la mode sur le contre-transfert, contribuant sans doute à en masquer l'impropriété conceptuelle: pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même que ceux que nous pétrissons ».

8. Cette précision est importante, qui permet de repérer combien pour chaque patient, l'analyste, le même, vient occuper pour chacun une place spécifique, au cœur de la scène primordiale qui pour le patient se rejoue dans la cure; cela fait dire, parfois, à des analysants qui échangent entre eux, que décidément, « ils n'ont pas le même analyste » (quand bien même il s'agit de la même personne).

9. S. Freud, *La technique psychanalytique*, trad. de l'allemand A. Berman, (Quadrige), Paris, Puf, 2007. Nous précisons toutefois un point important: il peut y avoir des effets de résonance ou de miroir chez l'analyste dus au transfert du patient et l'analyste n'est jamais tout à fait indemne des affects du patient. Ceux-ci néanmoins nécessitent d'être repérés, identifiés par le psychanalyste qui assume la responsabilité de la cure de son analysant et se doit d'être au fait tant de son propre fonctionnement psychique que de ses points aveugles. Et il se peut bien sûr qu'il y en ait. Le travail de supervision voire au préalable ce qu'il est convenu de nommer la cure didactique permettent de réguler et limiter les phénomènes qui viendraient faire effraction dans la cure. L'écart entre analysant et analyste ne doit pas être perdu de vue: là se tient la dimension foncièrement éthique de la cure, les places ne sont pas les mêmes et il revient à l'analyste de manier le transfert du patient. L'éthique de la pratique implique cette responsabilité.

10. Le terme de séminaire est ici à entendre du côté d'un enseignement oral, qui depuis le décès de Lacan a fait l'objet de nombreuses retranscriptions à partir des notes prises par des personnes présentes et recoupées de manière à rendre compte du dire de Lacan dans un contexte épistémique spécifique.

et dans le temps de la séance comme de la cure, le psychanalyste et le patient, « son » patient, sans que cela n'implique une quelconque propriété de l'un vis-à-vis de l'autre, ne fonctionne pas de manière symétrique ou selon un principe de réciprocité, à la façon d'une interaction langagière courante entre deux locuteurs lambda. De là notre réserve quant à l'usage de ce terme de contre-transfert, fort usité dans le champ du soin psychique, certes, et devenu, à l'instar de celui de transfert, un terme ou plutôt une expression passée dans l'usage courant de la langue et indûment perçue comme l'envers voire le revers de toute opération de transfert. Pour cette raison il nous paraît utile de rappeler que Freud lui-même donnait à cette expression de contre-transfert un sens négatif¹¹. Pour Lacan, cette notion n'a d'autre but que de faire diversion : elle détourne l'analyste du véritable travail et reste extérieure à la finalité de la cure, articulée pour l'analysant autour du maniement du transfert par son analyste. Là se joue l'essentiel du travail : « Les seules difficultés vraiment sérieuses vont se rencontrer dans le maniement du transfert », écrit Freud en 1914¹². Ce maniement est délicat, certes, qui oblige à repérer, faire avec les impasses qui caractérisent chaque cure dans son déroulement, le sujet en analyse s'égayant volontiers en chemin, saisissant à la moindre occasion tout prétexte à refuser sa part de travail et préférant s'orienter du côté des objets ordinaires de jouissance et de distraction que propose la société de consommation. Ceux-ci procurent une jouissance immédiate, certes, et surtout sans frais, sans perte sur le plan psychique, sans risque de manquer, d'être sujet au manque qui pourtant seul permet de désirer, c'est-à-dire d'investir autrement que sur le mode de la satisfaction pulsionnelle immédiate les appels à « se connaître » suffisamment comme sujet désirant marqué d'un manque à être, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Le narcissisme est ainsi

11. Nous renvoyons ici au texte de Freud intitulé « Remarque sur l'amour de transfert », in *La technique psychanalytique*, op. cit., pp.129-141.

12. *Ibid.*, p. 129.

flatté, qui laisse le discours de la plainte (du sujet) s'égrener sur le divan, intact et mortifère, quand la quête d'une vérité de sujet divisé¹³ confronté à son incomplétude foncière marquée de sa finitude se trouve déviée, tronquée, évitée, détournée au profit d'un schème bien connu, celui de la répétition. Celle-ci amène une jouissance immédiate et non pas l'expérience d'une division, entendue comme dilemme subjectif pour le sujet quant au nouage de la demande au désir qui l'anime et qui dans son dire, toujours, se dérobe. Elle expulse de fait toute possibilité pour le sujet parlant qui entend se constituer, s'ériger, *via* une parole unique et singulière. Comment faire valoir dès lors, une vérité de sujet manquant et désirant, capable de se déprendre, de différer la jouissance des objets introjetés, c'est-à-dire reçus de l'extérieur et assimilés sans filtre aucun par l'organisme, qu'ils agissent sur les mécanismes de jouissance du corps, jouissance de l'image ou encore actuellement, jouissance de l'écran? Cet évitement radical de soi permet à l'analysant de se tenir coi plutôt que quitte

13. La division du sujet réfère à la spécificité de ce sujet parlant qu'est le sujet humain, marqué pour Lacan d'une division à l'endroit de sa parole, sise dans le langage et coupée, c'est-à-dire divisée, dans la mesure où la parole porte la marque de l'inconscient. Cette dernière en effet n'est pas constituée dans son émergence comme dans son origine, d'une totalité consciente objectivante ou objectivée, elle est trouée, partielle et partiale en ce qu'elle témoigne d'un inconscient qui mène la danse et se rappelle à l'ordre: contre les codes de conduite du langage normé, conventionnel et s'accommodant d'une bonne conscience.

Rappelons cette affirmation inaugurale des *Écrits* de Lacan: «L'inconscient est structuré comme un langage». Prendre acte de ce que cela recouvre oblige à reconnaître et considérer la partie immergée de la parole du sujet. Il s'agit de cette part inconsciente que Freud situe, de manière métaphorique dans les dessous, par distinction de la part consciente (ou pensante, pour le dire à la façon de Descartes) qui apparaît sur la scène du monde des représentations, selon toujours la métaphore freudienne. Cette division ou coupure qui dans l'instant révèle la couleur des dessous, constitue le lieu de recèle de la vérité du sujet, de même que le moment d'émergence d'une telle vérité: en cette parole pleine qui est sienne et qui échappe à l'ordre du discours, le sujet inscrit sa propre division, il en prend acte et se montre capable de l'assumer dans un dire qui n'est ni vrai ni faux, eu égard aux lois de la grammaire et de la vérité «objective» objectivante. S'engageant dans la béance de la parole, différenciée des lois du langage, l'analysant s'autorise d'un dire de sujet, il fait l'expérience d'une vérité subjective qui témoigne de sa division (à entendre comme intérieure, division singulière de sujet et pour lui, unique).

à l'endroit de son travail analytique qui ne se présente jamais comme une partie de plaisir, qui ne saurait en soi constituer une sinécure. Telle est la pente pourtant, *a priori* spontanée pour ne pas dire naturelle du sujet humain, que la répétition du même rassure et tient. Ce qui vient à l'envi dans ce combat de coqs qui met aux prises le transfert et la résistance, est effectivement et évidemment ce troisième terme qui enserme le sujet dans les rets d'une captivité non désirée quoique réitérée et – quoi que l'on dise, confortable : la fameuse répétition. La finalité du travail analytique en effet, si elle ne vise au premier abord rien d'autre pour le sujet que lui permettre, peut-être, d'advenir à lui-même, d'aucuns diraient à son désir – s'en trouve souvent longtemps détournée, tant la ritournelle de la répétition s'arrange d'une résistance parfois sans fin, sans failles, mais pas sans limites.

Le transfert, sa prétendue situation

Le psychanalyste en sait quelque chose, qui veille et prend soin, quoi qu'il advienne, de cet autre dont il a la responsabilité, dont la résistance à l'occasion peut l'entamer, l'affecter sur un plan inconscient. C'est à ce point précis d'une entame toujours possible mais située sur un autre plan que celui du transfert dans la cure qu'il peut être nécessaire de mentionner cette notion de contre-transfert, repérée puis identifiée dès 1910 par Freud :

« Nous sommes devenus attentifs au *contre-transfert* qui s'installe chez le médecin de par l'influence du patient sur la sensibilité inconsciente du médecin et nous ne sommes pas loin d'avancer l'exigence que le médecin doive obligatoirement reconnaître en lui-même et maîtriser ce contre-transfert¹⁴ ».

14. S. Freud, « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique » (1910), in *La technique psychanalytique*, trad. de l'allemand A. Berman, (Quadriga), Paris, Puf 2007, p. 31.

Cette référence explicite à ce qu'il nomme contre-transfert indique que Freud ne méconnaît pas les écueils et les effets possibles induits par la mise en œuvre du transfert du patient vers l'analyste. Nous l'avons dit plus haut, les affects qui pourraient entamer la place occupée par l'analyste n'ont pas à interférer dans le travail du patient. Il s'agit ici de faire preuve de discernement : le psychanalyste est un être sensible, non pas un robot bien sûr, en ce sens que sa capacité d'écoute induit une forme de réceptivité singulière et aiguisée, donc sensible ; la qualité de la scansion sera marquée de cette finesse : il est préférable que le tamis soit fin, non pas trop gros ! Cette perméabilité ou réceptivité au dire et aux affects du patient oblige dans le même temps à être au clair avec soi-même : d'où la nécessité d'une préparation, d'un travail rigoureux. Il revient en effet au praticien de ne point céder sur l'éthique, d'être au fait des errements qui pourraient l'en éloigner, de prendre acte, enfin, de l'inanité de tels effets, ayant en tête le sens de l'imparité subjective exprimée de manière imparable par Lacan. L'enjeu d'une cure analytique, voire celui de l'exercice d'un tel métier, à entendre sur le versant d'un art difficile (et non d'une quelconque profession), ne vise pas autre chose que le cœur d'une telle expérience d'humanité : assumer une place de psychanalyste suppose, oblige le postulant à se montrer à la hauteur de la tâche. Il s'agit en effet pour celui qui occupe ce lieu qui fait lien pour le patient, d'être capable d'un acte d'amour, d'une force d'âme dirait François Cheng, pour autrui, qui suppose une abnégation totale, consubstantielle à l'engagement du transfert par le patient. Il s'agit ainsi, à partir d'une situation « fausse » que constitue l'expérience même de la cure¹⁵, de permettre qu'une vérité advienne. Rien n'est plus faux, n'est plus artificiel en effet que cette situation singulière

15. Lacan précise dans la première leçon du séminaire sur le transfert : « Je ne crois pas que l'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une aussi dont on peut dire aussi ce n'est pas une situation, ou alors c'est une situation fausse », *op. cit.*, p. 9.

d'un sujet allongé sur un divan et s'efforçant d'élaborer, pour lui-même mais à l'adresse d'un autre, et simultanément d'un Autre¹⁶, les impasses de ses affaires, les balbutiements d'une histoire de sujet dont les embarras sans cesse se rappellent à lui, le symptôme obstruant volontiers l'accomplissement de soi : de qui ? De quoi ? D'un sujet à venir. S'il n'y a pas de réciprocité dans la relation transférentielle, il n'y a pas non plus, dans le cadre de la cure, d'intersubjectivité, entre sujet analyste et sujet analysant. On peut entendre ainsi la mention d'imparité subjective déjà citée, qui indique par excellence la difficulté et spécificité de la responsabilité du psychanalyste vis-à-vis de son patient en analyse. À cet égard la place de l'amour de transfert qui se déploie au sein du cabinet du psychanalyste est doublement voire triplement paradoxale : à lui de déjouer les pièges du transfert et de la résistance, à lui d'être au fait des répétitions inévitables de l'analysant. Il lui revient, enfin, d'être au fait de son propre « manque à être », de savoir se repérer, s'orienter pour lui-même dans ses ratés, non pas seulement dans sa pensée et d'occuper pour son analysant, ce que Lacan précise dans les premières leçons de son séminaire sur le transfert : « les sentiments de l'analyste : la place du mort ».

Le transfert, de quelques excursions techniques

Pour Lacan, l'événement qui a lieu dans le cadre d'une cure analytique est une forme d'expérience et non pas une

16. Il convient ici de préciser la définition de ce grand Autre élaboré par Lacan. Cette notion remplit une fonction essentielle, elle est un concept opératoire ou instance, qui permet de rendre compte et articuler la situation clinique de la cure. Nous le considérons ici dans sa dimension de lieu de la parole. À ce propos, Lacan écrit : « L'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit étant déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre, si l'un a ou non parlé. Mais en retour, ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est-à-dire bien au-delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient et les lois qui le structurent » (« La chose freudienne », in *Écrits I*, Paris, Seuil (Poche), 1970, p. 428).

situation. Outre l'imparité subjective déjà évoquée, relative à la situation fausse, cette dernière est conçue telle une expérience: une *praxis* singulière qui ne saurait se soutenir de l'exercice d'un quelconque pouvoir, qu'il s'agisse d'une direction de conscience ou prétendue telle, lors d'un contexte thérapeutique conçu sur le mode d'une éducation ou rééducation émotionnelle, voire cognitive ou normative du patient par son thérapeute; la psychanalyse ne se présente pas sur ce versant. Elle n'est pas une posture de principe instaurant une hiérarchie, c'est-à-dire un rapport de domination via le lien transférentiel instauré dans le cadre d'une thérapie standardisée ou de l'entretien thérapeutique en face à face, où l'un des protagonistes se fait le conseil voire le portefaix de l'autre. Elle ne fonctionne pas sur cette distinction duale ou relation binaire ainsi clôturée. À l'inverse, elle ouvre une perspective neuve et profondément novatrice, depuis le cadre éthique et technique instauré initialement par Freud à la fin du XIX^e siècle et qui pour l'essentiel est resté le même: absence de jeu de regards; principe de la libre association; respect des places respectives occupées dans l'espace réel et symbolique de la cure: l'analyste, à l'arrière-plan, assis dans un fauteuil en posture d'attention flottante, en responsabilité d'une scansion juste et salvatrice quoique délicate, aux entours (selon l'expression de Jean Oury) d'un inconscient capricieux; l'analysant, allongé sur le divan, face à lui-même et coupé de l'image du psychanalyste. Nous pourrions ajouter la présence du silence par-delà le dire du patient et la scansion qui l'accompagne et le porte. Quelque chose d'essentiel se joue en cette instance du grand Autre, instance tierce qui caractérise après Freud l'apport majeur de Lacan: il y a du tiers en ce lieu, à la fois vide et plein, en ceci que la parole de l'analysant vise toujours une adresse au-delà de la personne de l'analyste. Ce dernier représente et incarne symboliquement et/ou sur un plan imaginaire pour son patient tous les rôles, à savoir ses différents objets d'amour, de haine et de passion. Il occupe également, du moins dans les premiers temps, parfois très longs, de la cure,

cette place sise au cœur du grand Autre, trésor des signifiants, altérité transcendante et mutique dans un rapport d'immanence qui met au travail la demande du patient, quand bien même celui-ci peine à repérer, identifier puis nommer, dans ses propres élaborations, cette ouverture inédite, ce sentiment « océanique » dirait Freud, lieu singulier qui constitue l'ouvert de toute cure à venir. Cette instance de l'Autre permet à la « cellule analytique », selon l'expression de Lacan, de n'être pas une prison, un cache-haut, un lieu clos de remparts et de défenses constitué, c'est-à-dire forclos. Ainsi l'asymétrie de la relation (partielle ou spécifique) entre analyste et analysant est à entendre du côté d'une différence de place, non d'une hiérarchie à l'endroit d'un pouvoir autoritaire que l'un exercerait sur l'autre, en vertu d'un savoir affiché ou d'une capacité à jouer du chef, du gourou, du chapeau de magicien tout puissant. À cet égard, il convient d'ajouter qu'il est souhaitable que le psychanalyste ne fonctionne pas dans ses activités cliniques tel un électron libre désarimé de tout lien à des confrères, collègues ou superviseur ; il n'est pas raisonnable en effet que le sujet en place d'analyste se trouve délivré, à son initiative par exemple, hors cabinet, de tout engagement auprès de pairs qui l'autorisent et dont on peut supposer qu'il s'autorise. Le praticien doit bénéficier de la possibilité d'inscrire dans l'après-coup de sa clinique et de la façon qui lui sied, à partir d'une règle connue, ses élaborations théoriques et pratiques au sein d'une école ou d'une association, d'un groupe de pairs reconnaissant en lui l'un des leurs. Il doit pouvoir avec eux, s'il le souhaite et cela reste souhaitable, rendre compte régulièrement des aléas de ses transports subjectifs et responsabilités certaines à l'endroit d'autrui, ces patients qui s'en remettent à sa scansion. La notion de contrôle ou de supervision à ce titre peut constituer un garde-fou, non dans l'idée d'un « je te tiens » ou d'un « je te rappelle à la règle », mais afin de garantir la vaillance et la rectitude d'un désir d'analyste suffisamment consistant, éveillé, cheminant sur des crêtes éclairées plutôt que dans les creux voire le ressac de ses propres impasses

et lubies. La technique de la cure et avec elle la nature même de l'expérience qui se vit sur le divan ont une fonction bien spécifique à satisfaire. Si l'activité analytique ressort effectivement d'une *praxis*, celle-ci ne saurait pour nous se soutenir de l'inertie d'un rentier, quel que soit son profil.

Le moment de conclure

C'est en termes éthiques une fois encore que nous proposons ici de conclure cette brève introduction à l'insoutenable fragilité de la cure psychanalytique, en ses apports, ses qualités et ses limites, eu égard au phénomène du transfert considéré comme levier de toute cure. Son maniement fera l'analyste ou l'imbécile, le premier étant susceptible de permettre à l'analysant d'accéder à sa propre boussole. Cela se fait, cela se peut. Dans un très beau texte intitulé « La parole analytique », Maurice Blanchot écrivait en 1969 :

« Songeant à Freud, nous ne doutons pas d'avoir eu en lui une réincarnation tardive, dernière peut-être, du vieux Socrate. [...] Quelle confiance dans le pouvoir libérateur du langage. Quelle vertu accordée à la relation la plus simple : un homme qui parle et un homme qui écoute. Et voilà que non seulement les esprits, mais les corps guérissent. [...] Et quand Freud découvrit – avec quel malaise – le phénomène du transfert, où il lui fallut retrouver l'équivalent des rapports de fascination propre à l'hypnose, il aurait pu y chercher la preuve que ce qui se passait entre les deux personnes réunies mettait en jeu des forces obscures, ou ces relations d'influence qu'on attribue depuis toujours à la magie des passions, mais il s'entient admirablement à son pressentiment que le médecin joue un rôle, non pas enchanté, mais plus caché : nul peut-être et, à cause de cela, très positif, celui d'une présence-absence sur laquelle vient reprendre forme et expression, vérité et actualité, quelque ancien drame, quelque événement réel

ou imaginaire, profondément oublié. Le médecin ne serait donc pas là pour lui-même, mais à la place d'un autre, il joue par sa seule présence le rôle d'un autre, il est autre et l'autre avant de devenir autrui. Freud, à cet instant, essaie de substituer, peut-être avant de le savoir, à la magie la dialectique, mais à la dialectique le mouvement d'une autre parole¹⁷ ».

De cela même nous nous sommes efforcée de rendre compte. La cure analytique, aujourd'hui pas moins qu'hier, dans le contexte d'une modernité sans passé qui s'est affranchie et du sujet et de toute tradition positive, nécessite que l'on exhume les vertus singulières et puissantes d'une parole pleine au sens où l'entendait Lacan, à savoir une parole analytique qui fait acte, inscription dans le réel pour un sujet devenu capable d'assumer ses choix : l'engagement dans une telle démarche aurait-il un sens s'il ne devait s'agir pour l'analysant que de revêtir, au bout du chemin, les oripeaux de son psychanalyste ? Nous revient alors une réminiscence de Saint Augustin dans *Le Maître* : « Qui donc chercherait le savoir de manière si insensée qu'il envoie son fils à l'école pour apprendre ce que pense le maître ? »¹⁸ ».

Christine Bouvier-Müh
Philosophe psychanalyste
Faculté de philosophie
Université catholique de Lyon

17. M. Blanchot, « La parole analytique », in *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 344.

18. Saint Augustin, *Le Maître*, Paris, Klincksieck, 2002, p. 78.

License and Permissible Use Notice

These materials are provided to you by the American Theological Library Association, operating as Atla, in accordance with the terms of Atla's agreements with the copyright holder or authorized distributor of the materials, as applicable. In some cases, Atla may be the copyright holder of these materials.

You may download, print, and share these materials for your individual use as may be permitted by the applicable agreements among the copyright holder, distributors, licensors, licensees, and users of these materials (including, for example, any agreements entered into by the institution or other organization from which you obtained these materials) and in accordance with the fair use principles of United States and international copyright and other applicable laws. You may not, for example, copy or email these materials to multiple web sites or publicly post, distribute for commercial purposes, modify, or create derivative works of these materials without the copyright holder's express prior written permission.

Please contact the copyright holder if you would like to request permission to use these materials, or any part of these materials, in any manner or for any use not permitted by the agreements described above or the fair use provisions of United States and international copyright and other applicable laws. For information regarding the identity of the copyright holder, refer to the copyright information in these materials, if available, or contact Atla using the Contact Us link at www.atla.com.

Except as otherwise specified, Copyright © 2021 Atla.